

Houle, G. et Ramognino, N. (dir.) (1993). La construction des données. *Sociologie et sociétés*, XXV (2).

Jean-Marie Van der Maren

Volume 20, numéro 3, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Van der Maren, J.-M. (1994). Compte rendu de [Houle, G. et Ramognino, N. (dir.) (1993). La construction des données. *Sociologie et sociétés*, XXV (2)]. *Revue des sciences de l'éducation*, 20(3), 606–608. <https://doi.org/10.7202/031753ar>

Houle, G. et Ramognino, N. (dir.) (1993). La construction des données. *Sociologie et sociétés*, XXV(2).

Le titre de ce numéro thématique paraît trompeur pour le lecteur qui respecte la succession des pages: les premiers articles traitent de la construction du discours sociologique à partir des données que ce discours permet d'instaurer comme matériel sociologique. Mais il est vrai que la présentation que font Houle et Ramognino de ce numéro se pose d'emblée sur le terrain épistémologique: on semble poursuivre le débat des méthodes sociologiques déjà planté dans la même revue en 1982 en discutant de la question d'une norme en opposition à un certain relativisme et en s'interrogeant sur la possibilité d'une cumulativité des résultats de travaux portant sur des phénomènes sociaux *a priori* complexes. Mais les parties centrales de ce numéro traitent bien de la construction et du traitement des données.

Ce volume est divisé en quatre parties. La première, intitulée «Pour une normativité scientifique» comporte d'abord un texte de Jean-Claude Gardin qui montre l'intérêt d'une analyse logiciste des argumentations sociologiques afin de mettre en évidence les prémisses de leurs inférences et, dès lors, de permettre la démarcation entre les différents modes du raisonnement interprétatif. Cette partie est complétée par un article de Jean-Michel Berthelot dont l'objet est de montrer comment, malgré la pluralité des formes du social, une «cumulativité critique» peut être mise en forme, exprimée, grâce à la formalisation des résultats produits par les analyses.

La suite des préoccupations épistémométhodologiques de cette première partie se retrouve dans la quatrième partie qui traite de la causalité en sociologie. Paul Bernard indique à quelles conditions l'analyse causale possède un pouvoir heuristique important. Trois principes en sont à la base: la régularité des relations entre les variables, le contrôle des conditions ambiantes de ces régularités et la construction d'une narration qui rende compte de cet ensemble de régularités conditionnelles. Quatre exemples illustrent sa thèse. Alvaro P. Pirès explore les faces visibles et cachées de la causalité à partir d'une matrice où la relation est événementielle ou structurelle d'une part, construite sur un lien matériel (objectif) ou sur un lien d'interprétation (ou intentionnel) d'autre part. Le dernier texte de cette partie, écrit par Bertaux, pose, à partir des travaux sur la mobilité sociale, la question de la représentativité statistique des enquêtes de type *survey* et des monographies à la suite de l'utilisation qu'il a faite de la méthode des généalogies sociales commentées et comparées.

La deuxième partie de ce numéro est intitulée «Problématisation de la construction des données». Elle comporte quatre textes. Pierre Verges montre comment mettre en évidence les facettes d'une situation à travers des analyses qui sont sensibles à différents aspects des données, comme leur centralité et leur dispersion. Il s'appuie sur deux études utilisant, l'une, l'analyse des similitudes et, l'autre, l'analyse comparée des fréquences et des rangs. L'article de Lorraine Duchesne et d'Yves Lepage expose une méthode de reconstruction du matériel face aux données manquantes: analyser les sous-échantillons responsables des manques afin de mieux délimiter

les traits de la population à propos de laquelle l'étude peut porter. Frédéric Michel discute des manières, à chaque fois globalement insatisfaisantes mais particulièrement adéquates, d'observer le changement social, en tant que changement en train de se faire. Il procède par l'analyse comparative de trois méthodes: l'agoramétrie qui effectue des votes simulés, la sémiométrie par questionnaires, et la méthode delphi. Enfin, Paul Sabourin discute du caractère local ou localisé des données apportées dans les études de cas et de la régionalisation du social qu'elles permettent. Son texte comporte aussi des réflexions sur l'informatisation des analyses de données qualitatives et sur les effets du discours méthodologique. Il est intéressant de rapprocher ces réflexions de celles que Jules Duchastel présente dans le dernier texte de la troisième partie du volume.

La troisième partie a pour titre «Construction et traitement des données». Contrairement aux autres textes du corps de ce volume (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties), celui de Jean Poupart ne s'appuie pas sur l'analyse de quelques travaux empiriques. Cependant, sa perspective historique n'est pas sans intérêt: à partir de nombreux témoignages, il montre l'évolution des discussions à propos de la scientificité des entretiens qualitatifs par rapport aux entretiens standardisés depuis les années vingt jusqu'aux années quatre-vingt-dix. Ensuite, Normand Péladeau et Céline Mercier posent que le domaine de l'évaluation de programmes en est à un stade préparadigmatique, défini bien plus par l'utilisation de méthodes et par des idéologies que par des fondements théoriques. Ces auteurs examinent ensuite quatre types de démarches observées dans ce domaine quant au débat entre qualitatif et quantitatif: le refus de toute intégration, le choix en fonction du contexte, l'utilisation parallèle dans une perspective de triangulation et l'intégration par combinaison. À la suite de cette analyse, ils montrent les inconvénients, mais aussi les apports parfois essentiels des données qualitatives en aval et en amont d'une démarche quantitative. Adrienne S. Chambon montre comment s'est élaborée une méthode d'analyse transdisciplinaire (théorie littéraire, narratologie et pragmatique cognitive) des stratégies narratives du récit et de la parole. Elle illustre cette construction par l'application à deux matériaux: le dialogue thérapeutique dans lequel elle met en évidence les différences entre experts et débutants autant qu'entre les grandes écoles de thérapie, et deux documents de groupes ethniques lors d'un débat de politique sociale. André Turmel et Gilles Gazabon expliquent et montrent comment l'analyse sémiotique d'un discours, celui de la puce communautaire, permet la construction d'un objet social en tenant compte de la puissance de la fonction symbolique. Enfin, Jules Duchastel traite de l'utilisation de l'information dans l'analyse du discours et de ses rapports à la compréhension à travers l'explication et l'interprétation; ensuite il aborde les fonctions et les apports de l'informatique dans l'analyse des discours en fonction des quatre attitudes les plus répandues face à son usage: le rejet, l'enthousiasme naïf, l'utopie et une perspective instrumentale. À partir des effets de ces attitudes, il propose une stratégie d'utilisation souple de l'informatique qui favorise la démarche heuristique et la multiplication des angles d'analyse.

De toute évidence, les deux parties centrales de ce volume intéresseront tous les chercheurs en sciences sociales et humaines, tant par leur contenu que par la manière de le traiter. La première et la quatrième parties s'adressent plus particulièrement aux sociologues: il y est avant tout question de la construction de l'objet sociologique et la forme d'expression est plus ou moins teintée de l'ésotérisme propre à cette communauté savante.

Jean-Marie Van der Maren  
Université de Montréal

\* \* \*